

Melançon, Benoît, «La lettre contre : Mme du Deffand et Belle de Zuylen», dans Benoît Melançon (édit.), *Penser par lettre. Actes du colloque d'Azay-le-Ferron (mai 1997)*, Montréal, Fides, 1998, p. 39-62. ISBN : 2-7621-2018-7.

Reproduit avec l'autorisation de l'éditeur.

*La lettre contre:  
M<sup>me</sup> du Deffand et Belle de Zuylen*

BENOÎT MELANÇON

La recherche sur l'épistolaire, malgré des progrès notables sur les plans de la poétique du genre et de sa pragmatique, sans compter les utiles et de plus en plus nombreuses monographies sur des auteurs de lettres, n'a pas su, à ce jour, proposer une solide théorisation de la socialité de la lettre et des réseaux de sociabilité où elle s'inscrit<sup>1</sup>. Parmi les raisons qui expliquent cette carence, deux paraissent déterminantes. D'une part, on fait trop souvent

---

1. Par *sociabilité*, on entendra «non seulement comment le texte fait partie du social, mais comment le social vient au texte, comment le social s'inscrit dans le texte, comment le texte produit du social» (Régine ROBIN, 22 octobre 1994, Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes, Montréal, journée d'étude «Sociologie de la littérature et/ou sociocritique», texte inédit); par *sociabilité*, «l'aptitude générale d'une population à vivre intérieurement les relations publiques» dans un cadre «qui est plus vaste que l'intimité familiale et plus limitée que la communauté d'appartenance civique (politique?) obligatoire» (définition de Maurice Agulhon citée par Dominique POULOT, «La sociabilité culturelle de la France des Lumières: état de la question et position des problèmes», dans Claudia DE BENEDETTI (dir.), *Accademie, salotti, circoli nell'arco alpino occidentale. Il loro contributo alla formazione di una nuova cultura tra Ottocento e Novecento*, Turin, Centro Studi Piemontesi, 1995, p. 24).

comme si la lettre, quand elle parle du social, n'en faisait pas partie: un sujet (l'épistolier) tiendrait un discours (la lettre) sur un objet (la société) dans un rapport direct, transparent, immédiat. À la limite, la société serait une chose: réifiée, monolithique, elle pourrait être saisie de l'extérieur, sans que celui qui parle réfléchisse au lieu d'où il parle. D'autre part, les critiques qui se sont penchés sur les relations de la lettre avec la société ont dédaigné de recourir aux ressources théoriques et méthodologiques communes dans les travaux sur les autres genres, principalement le roman: théorie du champ culturel (Pierre Bourdieu), analyse institutionnelle (Jacques Dubois), pragmatique socio-historique du discours social (Marc Angenot), sociocritique des textes (Claudet Duchet, Pierre V. Zima). On prendra pour preuve de cela le recueil collectif *La lettre à la croisée du social et de l'individuel*, dont étaient complètement absentes les préoccupations théoriques<sup>2</sup>.

Les textes qui suivent le montrent: cet état de fait commence de changer. Qu'il s'agisse de l'analyse des réseaux chez Michel Lacroix ou Jane Everett, de la sociologie de la transaction chez Pierre Popovic ou de la théorie des champs chez Michel Biron, diverses approches critiques sont aujourd'hui mises à contribution, qui permettent d'espérer un renouveau des lectures sociales de l'épistolaire grâce à leur refus des interprétations polarisées<sup>3</sup>.

2. Mirielle Bossis (dir.), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, coll. «Déroulements littéraires», 1994. Pour deux commentaires de cet ouvrage, voir Benoît MELANÇON, «Compte rendu. Mirielle Bossis (dir.), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*», *Bulletin de P.A.L.R.E.* (Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, Paris), 14, décembre 1994, p. 17-18 et «Des casquettes, de la sociocritique, de la sociologie de la littérature, du Siècle des lumières et de la lettre», *Discours social/Social Discourse*, 8, 3-4, été-automne 1996, p. 23-27.

3. Voir également Benoît DENIS, «Le romancier en projet. Quand André Gide étudiait Georges Simenon», *Bulletin des amis d'André Gide*, 105, janvier 1995, p. 53-70; Geneviève LAFRANCE, «Saint-Denis Garneau et le don épistolaire. La lettre du 30 décembre 1932», *Voix et images*, 67, 23: 1, automne 1997, p. 119-134; Stéphanie WEILIS, *La Crise dans la correspondance des années trente. Lecture socio-critique de lettres d'Alfred DesRochers, Alain Grandbois et Saint-*

La sociologie de la configuration, empruntée à Norbert Elias, est une de ces approches. Après avoir rappelé comment Elias la conçoit et résumé une recherche antérieure dans laquelle elle a été utilisée pour lire les lettres de la Canadienne Elisabeth Bégon, on mettra en lumière une dimension particulière de la configuration épistolaire: par la lettre, on s'unit autant qu'on s'oppose. La configuration est cette forme de médiation qui rassemble (M<sup>me</sup> du Defand et Voltaire, Belle de Zuylen et Constant d'Herminches) et qui distingue (du salon, de la bonne société, de la morale bien-pensante).

### La configuration selon Norbert Elias

Dans *Qu'est-ce que la sociologie?*, l'épistémologue et sociologue Norbert Elias définissait la configuration de la façon suivante:

Grâce à ce terme, il est possible d'abolir le conditionnement social qui est responsable de l'éclatement et de la polarisation mentale de l'image de l'homme et qui nous force sans cesse d'en établir deux images parallèles: celle des hommes en tant qu'individus et celle des hommes en tant que sociétés. Cette polarisation conceptuelle reflète de toute évidence des systèmes de croyance et des idéaux sociaux différents. D'un côté on trouve un système de croyance social dont les adeptes prônent avant tout la «société», et de l'autre côté ceux qui prônent «l'individu» comme valeur absolue. [...] Le terme de configuration sert à créer un outil conceptuel maniable, à l'aide duquel on peut desserrer la contrainte

Denis Garneau, Montréal, Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, Département d'études françaises, Centre d'études québécoises (CEITUQ), coll. «Cahiers de recherche», 12, 1998. En revanche, «Pour une sociologie de la lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle», de Michel BAREAU, ne tient pas les promesses de son titre (dans Georges BÉRUÉ et Marie-France SIVIER [dir.], *La lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle et ses avatars. Actes du Colloque international tenu au Collège universitaire Glendon, Université York, Toronto [Ontario] Canada, 29 avril - 1<sup>er</sup> mai 1993*, Toronto, Éditions du Gref, coll. «Dont actes», 14, 1996, p. 257-275).

sociale qui nous oblige à penser et à parler comme si «l'individu» et «la société» étaient deux figures différentes et de surcroît antagonistes<sup>4</sup>.

S'appuyant sur trois exemples — le système pronominal, le jeu de cartes et le football —, Elias met en relief quatre aspects de cette définition: le rôle déterminant des idées d'interpénétration ou d'interdépendance; la fluctuation constante des équilibres à l'intérieur d'«ensembles de tensions» (p. 157); le caractère concret de cette unité relationnelle; sa dimension humaniste, à l'opposé de «substantifs déshumanisants» (p. 159) comme *fonction*, *organisation*, etc. Les configurations sont pour Elias des «structures d'interpénétration spécifiques» (p. 161) qui conjoignent dynamiquement «l'homme en tant qu'individu» et les «hommes en tant que société» (p. 155).

En quoi cette sociologie rend-elle possible une lecture renouvelée de la socialité et de la sociabilité épistolaires? Au premier chef, elle a l'avantage de nommer un espace intermédiaire dynamique que l'on a accoutumé d'oublier de penser: or la reconnaissance de l'existence de cet espace est indispensable à toute critique sociale de la lettre<sup>5</sup>. Comme ne cesse de le répéter Elias, la pensée est affaire de mots: selon lui, ce sont les catégories linguistiques figées, statiques et réductionnistes qui empêchent de rendre raison du dynamisme social; pour en tenir compte, il faut

4. Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie?*, traduction de Yasmin Hoffmann, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, coll. «Monde en cours», 1991, p. 156-157. Toutes les références entre parenthèses sont à cette édition. Pour une synthèse de la «sociologie configurationnelle» et de ses difficultés, voir Nathalie HEINICH, «IV. Une sociologie de l'espace d'interactions», dans *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La découverte, coll. «Repères», 233, 1997, p. 74-102.

5. Georges BENREKASSA a suggéré l'emploi du terme *filtre* pour nommer ce genre de structure («Révolution et conscience de soi: commentaires d'une lettre de madame Roland», *Équinoxe*, Kyoto, été 1989, p. 22). S'il met en relief la nécessité de penser la relation épistolaire sans polarisation, le mot *filtre* a le désavantage de laisser croire que quelque chose se perdrait dans cette relation, ce qui pourrait risquer d'entraîner la lecture vers l'énonciation de jugements normatifs.

modifier la façon de dire les interrelations sociales. La configuration a encore l'avantage d'être proprement sociologique: comme le champ bourdieusien, dont elle se rapproche<sup>6</sup>, elle arrive aux études littéraires accompagnée d'une série de réflexions méthodologiques issues de son application dans des domaines variés, par exemple la sociologie du sport. On notera enfin qu'on a intérêt à aborder la correspondance, geste relationnel par excellence, à l'aide d'une pensée où la relation est justement cruciale.

#### Mme Bégon: d'une configuration à l'autre

Élisabeth Bégon naît à Montréal en 1696 et meurt en France en 1755, mais elle passe l'essentiel de sa vie en Nouvelle-France (elle ne s'établit à Rochefort qu'en 1749, un an après la mort de son mari, Claude-Michel Bégon de la Cour, dignitaire de la colonie). Entre 1748 et 1753, elle écrit plus de quatre cent trente lettres à son gendre, Michel de Villebois de La Rouvillière, dont elle élève la fille, Marie-Catherine. Ces lettres — on n'a pas conservé celles du destinataire — sont parvenues aux lecteurs tiers sous deux formes, soit dans des cahiers, soit sur des feuilles volantes<sup>7</sup>. Connues depuis 1935, deux fois éditées depuis 1972 sous le titre *Lettres au cher fils*<sup>8</sup>, elles ont été presque uniquement interpré-

6. Nathalie HEINICH (*op. cit.*, p. 90) souligne cette ressemblance, au risque de ramener l'une à l'autre. Pour une démarche qui les distingue résolument, voir Michel BIRON, «Configurations épistolaires et champ littéraire: les cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans Michel BIRON et Benoît MELANÇON (dir.), *Lettres des années trente. Actes du colloque tenu à l'Université d'Ottawa le 30 novembre 1995*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 109-124.

7. Sur les problèmes que soulève cette dualité, voir Benoît MELANÇON, «Letters, Diary, and Autobiography: Relations between the Genres in Eighteenth-Century France. The Cases of Diderot, Madame Bégon, and Rousseau», dans *Representations of the Self from Renaissance to Romanticism*, Cambridge, Cambridge University Press, à paraître.

8. Élisabeth BÉGON, *Lettres au cher fils. Correspondance d'Élisabeth Bégon avec son gendre (1748-1753)*, établissement du texte, notes et avant-propos de Nicole Deschamps, Montréal, Boréal, coll. «Compact classique», 59, 1994 (1972). Toutes les références entre parenthèses sont à cette édition.

tées comme des documents historiographiques ou comme une lamentation amoureuse (M<sup>me</sup> Bégon deviendrait progressivement amoureuse de son genre, avance souvent la critique<sup>9</sup>). On peut pourtant les soumettre à une autre hypothèse, dans laquelle l'emploi de la configuration permettrait de comprendre une transformation de leur style et, au-delà, de leur pragmatique.

Cela est d'autant plus vrai que la configuration doit servir à pénétrer le fonctionnement du pouvoir sociopolitique. Pour Elias, en effet,

Ce terme [pouvoir] est habituellement utilisé comme s'il se référerait à un objet isolé et statique. Mais nous avons déjà souligné que le «pouvoir» exprime une relation entre deux ou plusieurs personnes, ou même entre des hommes et des objets naturels, qu'il constitue un attribut des relations et qu'il est préférable de l'employer en liaison avec l'idée de *fluctuations* plus ou moins importantes. C'est là un exemple de la manière dont un concept traditionnellement appliqué à des objets fixes, se transforme en concept relationnel. (p. 138)

Le pouvoir de M<sup>me</sup> Bégon — ce qu'on a l'habitude d'appeler son «influence» — est effectivement soumis à de sensibles «fluctuations» selon l'état de ses «relations»; il n'est ni «isolé» ni «statique». L'écriture épistolaire, dont la nature est de remplacer du discontinu (l'absence, la séparation) par du continu (la lettre), est propice à la constitution de récits qui insèrent les pratiques sociales réelles dans une continuité narrative, qui agencent des actes en apparence hétérogènes, qui organisent les relations de pouvoir en unités relationnelles compréhensibles par les épistoliers.

Qu'en est-il, précisément, du processus de configuration chez Élisabeth Bégon? S'il est vrai que la configuration est, par

nature, un espace vivant de tensions, doit-on admettre que chaque échange épistolaire, que chaque lettre représente une configuration particulière? Il n'est évidemment pas possible de répondre par l'affirmative à cette question, à moins de se satisfaire de l'analyse de moments ponctuels de la correspondance. On dira plutôt que l'échange entre M<sup>me</sup> Bégon et son «cher fils», saisi dans sa durée, témoigne du passage d'un type de configuration — où domine le contact direct avec les tenants du pouvoir; c'est ce que l'on appellera la négociation — à un autre — où sont convoqués des intermédiaires; et l'on parlera de délégation. La configuration initiale unit l'épistolière, son destinataire et des figures choisies pour leur efficacité dans les sphères où M<sup>me</sup> Bégon a besoin d'aide; la configuration finale est composée de l'épistolière, de son destinataire, d'intermédiaires et d'adjuvants du pouvoir, ceux-ci étant éloignés mais indispensables. De la première à la deuxième, des personnages perdent leur place prépondérante, quelques-uns disparaissent, d'autres apparaissent. Cette évolution est sensible dans les changements de pronoms, du *je* au *on* ou au *il*. Lorsqu'elle négocie, M<sup>me</sup> Bégon est dans un rapport d'interlocution direct: «Monrepos n'en a point été, car il sort d'ici, qui m'a priée de demander le congé de ce certain soldat de Sabrevois que tu connais. Comme il m'a servie, je lui ai promis de le faire.» (p. 111) Lorsqu'elle délègue, elle a recours à de nombreux tiers:

On dit, cher fils, que l'on envoie beaucoup de canailles dans ton pays, mais ce n'est pas là ce qu'il faudrait, comme tu me le marques, pour le faire valoir. Il paraît que le nouveau ministre a de fort bonnes intentions, mais on dit qu'il est lent et qu'il veut être bien instruit avant de rien terminer. Il n'a pas tort. Heureux si ceux à qui il donne sa confiance sont assez droits pour ne lui rien faire de mal! Ce qu'il y a, c'est que tout est d'un secret impénétrable. (p. 241-242)

Lue à la lumière de la sociologie configurationnelle, la correspondance de M<sup>me</sup> Bégon apparaît comme le lieu d'une intervention, directe ou non, réussie ou empêchée, sur la société qui l'entoure. La lettre se cherche des alliés, elle les représente, voire les invente.

9. C'est la perspective adoptée par Nicole Deschamps et Martin Robert dans «De l'acte d'écrire comme tiers épistolaire: l'œuvre d'Élisabeth Bégon», dans Georges Bérubé et Marie-France SIVYR (dir.), *La lettre au XVIII<sup>e</sup> siècle et ses avatars*, op. cit., p. 291-304.

En Nouvelle-France, les alliés répondent aux sollicitations de l'épistolière; en France, elle gravite à la périphérie du pouvoir. Une perte de statut social se profile dans le nouveau statut épistolaire du *je*<sup>10</sup>.

### La lettre contre le salon

L'examen des 103 lettres qu'écrit M<sup>me</sup> du Deffand à Voltaire entre 1759 et 1775 fait ressortir une dimension supplémentaire de la configuration<sup>11</sup>. La négociation et, à une moindre échelle, la délégation, qui caractérisent les positions de M<sup>me</sup> Bégon, sont toujours actives chez M<sup>me</sup> du Deffand. Ce n'est pas là, cependant, le seul type de configuration à l'œuvre dans ses lettres. Parce que la configuration regroupe *et* exclut, M<sup>me</sup> du Deffand va se servir de la lettre pour constituer progressivement avec Voltaire un duo épistolaire et pour se distinguer avec lui de leurs contemporains, notamment des encyclopédistes et, ce qui est plus étonnant, des habitués de son salon. Réfléchir aux configurations lisibles dans les lettres de M<sup>me</sup> du Deffand, c'est donc s'interroger sur cette forme de sociabilité intellectuelle qu'est le salon et sur la place qu'y tient la lettre.

Comme M<sup>me</sup> Bégon, M<sup>me</sup> du Deffand essaie d'obtenir des choses par lettre, soit pour elle («enfin, il me faut du Voltaire, ou rien du tout» [p. 195]), soit pour ses fréquentations (le plus souvent pour «grand-maman», la duchesse de Choiseul). C'est évident au moment de la disgrâce des Choiseul, mais pas seulement: dans l'ensemble de sa correspondance, M<sup>me</sup> du Deffand joue clairement un rôle d'intercesseur. Elle est celle qui veut obtenir quel-

10. Pour une lecture approfondie de ce corpus, voir Benoit MELANÇON, «La configuration épistolaire: lecture sociale de la correspondance d'Élisabeth Bégon», *Lumen* (Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle), XVI, à paraître.

11. M<sup>me</sup> DU DEFFAND, *Lettres à Voltaire*, préface de Chantal Thomas, notes de M. de Lescure, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. «Rivages poche / Petite bibliothèque», 139, 1994. Toutes les références entre parenthèses sont à cette édition.

que chose de Voltaire et la lettre constitue le lieu par excellence de la demande, le moyen de conclure un «marché» (p. 73) passé, du moins en apparence, sans intermédiaire. Exemplaire est à cet égard l'incipit de la lettre du 12 avril 1775:

Vous me donnez la permission la plus absolue d'avoir en vous toute confiance, et de m'adresser à vous dans tous mes besoins. J'en ai agi ainsi par le passé, en vous demandant des noëls, en vous donnant à résoudre un point grammatical. Aujourd'hui, je vais vous demander une ordonnance médicale. (p. 203-204)

Textes (p. 182, p. 195-198), mots de consolation (p. 68), bienveillance envers des visiteurs (p. 71), dédicaces (p. 131), traductions (p. 134), remerciements (p. 157, p. 159, p. 161), lettres à écrire ou à transmettre (p. 142, p. 165, p. 182, p. 188, p. 199), protections (p. 195-201), voilà autant de choses à obtenir ou à faire obtenir<sup>12</sup>. Se disant «interprète» (p. 140), s'offrant comme «entrepot» de ses envois (p. 159), s'acquittant «fidèlement» de ses «commissions» (p. 159), redoublant de modestie (p. 159), M<sup>me</sup> du Deffand est une épistolière comme les autres. Sur «le théâtre de la chose publique» (p. 159), elle sait qu'elle a un pouvoir à exercer, mais que ce pouvoir lui vient en bonne part de Voltaire; ce sont, du moins, les limites du rôle qu'elle s'attribue.

Plus singulier paraît le processus d'exclusion constamment mis en place par M<sup>me</sup> du Deffand: si la configuration est union ou mise en relation dynamique, elle est aussi exclusion ou refus de la relation (d'une relation). En matière de configuration épistolaire, la principale leçon de M<sup>me</sup> du Deffand est là: une relation, ça se construit *avec* et ça se construit *contre*. Contre qui spécifiquement la communauté se constitue-t-elle chez M<sup>me</sup> du Deffand? Cette dernière ne tient jamais de meilleur rôle épistolaire que lorsqu'elle prétend s'associer à Voltaire, son «cher contempo-

12. Voltaire, laissé de côté dans la présente analyse à titre d'épistolier, n'hésite pas davantage à quémander (p. 127, p. 140).

rain» (*passim*)<sup>13</sup>, ce vrai philosophe, contre les encyclopédistes, la «livrée» de Voltaire et, globalement, les «philosophes», contre les beaux esprits irrespectueux du goût (telle est la «bonne cause» [p. 175] qui les ferait tenir, malgré sa constante dévaluation), contre les partis (au sens politique et au sens d'«esprit de parti»), et contre les mondains et les académiciens, enfin, renvoyés dos à dos. Par-delà ces étiquettes, on peut se demander si M<sup>me</sup> du Defland n'en a pas, en bout de ligne, contre la vie en société, celle-ci étant largement valorisée par les apôtres de ce personnage devenu mythique qu'est le philosophe<sup>14</sup>. C'est ce que laisse croire la lettre du 29 mai 1764:

Si l'on n'avait qu'à se défendre de la superstition pour se mettre au-dessus de tout, on serait bien heureux. Mais il faut vivre avec les hommes; on en veut être considéré; on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la bienveillance, de la franchise, et l'on ne trouve que tous les défauts et les vices contraires. (p. 66)

Obligée de vivre parmi des gens qui ne lui conviennent pas, M<sup>me</sup> du Defland affirme n'avoir aucun recours — sauf Voltaire. Solitaire, elle parle à un exilé; aveugle, elle a un malade pour interlocuteur. Pourquoi s'encombrer de ses prochains, quand on est si proches?

On prendra garde de ne voir dans cette adulation de son destinataire par l'épistolière que le geste désintéressé de celle qui s'incline devant plus grand qu'elle. Si M<sup>me</sup> du Defland élève un piédestal à Voltaire, si elle exige la primauté de ses productions, si elle aspire au titre de première lectrice et de première commémétrice, c'est aussi pour se singulariser:

13. Qu'ils soient du même âge est capital pour M<sup>me</sup> du Defland: «Je me rappelle le temps de notre première connaissance, dont il y a en vérité près de cinquante ans [...]» (p. 78)

14. L'expression par excellence de cette valorisation se trouve dans l'article «Philosophes» de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert.

Vous êtes placé au milieu de l'univers, vous en êtes le centre et l'idole, tout accourt auprès de vous, on dirait aussi que vous êtes entre le temps et l'éternité, vous jouissez de la réputation présente et de celle de la postérité. Je le répète, vous êtes un être bien singulier. Il y a de la vanité à dire qu'on vous aime, il y en a à désirer d'être aimé de vous, cependant je crois que mes sentiments sont exempts de tout alliage, et quand il n'y aurait que moi qui vous connaîtrais tel que vous êtes, je ne vous en aimerais pas moins. (p. 78)

Ce qu'expose M<sup>me</sup> du Defland ce 26 octobre 1765 est double: vous valez mieux que tous ceux qui vous entourent, faux amis et vrais suiveurs, prétendus philosophes et soi-disant disciples; mais je vaudrais mieux qu'eux, sans tout à fait valoir autant que vous. Cinq ans plus tard, elle poussera la singularité jusqu'à refuser de figurer sur la liste des souscripteurs à la statue de Voltaire, cela par «humilité»: «il y aurait trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres et les beaux esprits» (p. 137). M<sup>me</sup> du Defland est contre ceux dont elle veut protéger Voltaire et, voulant le protéger, elle est avec lui — pour le dire autrement: être contre ensemble, c'est être ensemble. Bonne «écolière» (p. 139), M<sup>me</sup> du Defland a appris ses leçons, au point d'avoir rejoint, ne serait-ce que dans l'espace épistolaire, son maître, contrairement aux mauvais disciples:

si j'ai tort, est-ce à vous à m'en punir, quand c'est vous à qui il faut s'en prendre du peu de respect que j'ai pour ces messieurs; c'est vous qui m'avez formé le goût; leurs opinions peuvent être semblables aux vôtres, et je les adopte volontiers; mais dans la forme et la manière, ils ne vous ressemblent assurément pas. (p. 161)

Moi, si.

Et le salon de la rue Saint-Dominique, dans tout cela? Est-il, ainsi que le répètent en chœur les manuels d'histoire littéraire, le relais parisien de Voltaire? Est-il cette cour que présiderait M<sup>me</sup> du Defland? Prolonge-t-il la lettre, en une sociabilité unie où

circuleraient librement les discours des têtes couronnées par la mémoire culturelle? Peut-on le considérer comme une configuration homologue à celle de la correspondance? À défaut de trancher en cette matière, on sera néanmoins sensible au fait que l'image du salon dans la correspondance de M<sup>me</sup> du Deffand ne peut être ramenée entièrement à ce que dit traditionnellement d'elle la vulgate dix-huitémiste.

D'une part, ce salon posséde les traits du salon tel qu'on les entend communément. Il a ses habitués — Formont, le président Hénault, Pont de Veyle et D'Alembert — et ses visiteurs, souvent étrangers — M. de Villars, Hubert (de Genève), Gleichen, Crawford, Walpole, M<sup>me</sup> Denis, M. de l'Isle, D'Argental —, et, parmi ces invités épisodiques, les plus prisés sont ceux qui peuvent rendre témoignage de Voltaire, centre de l'Europe éclairée. Au sein de la microsociété constituée par le salon selon un modèle aristocratique, les lettres circulent avec une relative liberté: celles de Voltaire (les plus populaires), de M<sup>me</sup> du Deffand, de Frédéric II, de Rousseau, de la duchesse de Choiseul, de tant d'autres encore, sont partagées, ce qui, pour le xviii<sup>e</sup> siècle, n'étonnera personne. M<sup>me</sup> du Deffand défend par lettre la nécessité de la communauté intellectuelle restreinte en ses multiples géométries, d'où la préférence accordée aux «petits comités» (p. 116, p. 120, p. 135). On s'attend à la voir faire l'éloge de sa «vie sédentaire» le 24 mars 1760 (p. 40), de sa retraite dans son «tonneau» (*passim*), du «petit nombre de gens d'esprit» contre «la multitude de ceux qui y prétendent» (p. 128). Rien là que de prévisible: dans un lieu choisi, autour d'une femme, une petite société triée sur le volet se réunit pour débattre des questions d'actualité comme des problèmes intemporels. La correspondance assure la popularité de cette sociabilité mythique, tant par les récits de légitimation qu'elle distribue que par son rôle propre dans le programme des activités salonnnières (lecture à haute voix, écriture collective, etc.). Pratique usuelle dans le cadre de ces activités, la lettre serait, en quelque sorte, le ciment d'une communauté, son mode d'expression privilégié et le vecteur de sa pénétration dans la sphère culturelle. La configuration salonnrière prendrait appui sur la configuration

épistolaire, et vice versa: réunion et exclusion y seraient homologues. La lettre serait la continuation du salon par d'autres moyens.

D'autre part, les lettres livrent une image contrastée du salon, moins en harmonie avec les discours rebattus: aux «antipodes de feu l'hôtel de Rambouillet et des assemblées de nos beaux esprits d'aujourd'hui» (p. 116), il serait, à l'occasion, le lieu contre lequel se constitue la correspondance. La lettre du 6 août 1773 est révélatrice:

Je vous admire et je vous approuve du zèle que vous avez pour la chose publique, et pour les individus qui la composent. Vous avez reçu des talents de la nature qui vous rendent comptable à tout l'univers; il faut que vous répandiez partout l'abondance de ses dons. Pour moi, à qui elle n'a donné que le pur nécessaire de l'esprit, que ce qu'il en faut pour connaître et sentir celui des autres, cinq sens qu'elle n'a pas jugé à propos de me conserver jusqu'à la fin de ma vie, je ne dois ni ne peux vivre que pour moi: c'est aussi le parti que j'ai pris. Je végète dans mon tonneau; je reçois quelquefois bonne compagnie, le plus souvent médiocre; j'écoute les nouvelles, les jugements qu'on porte sur les spectacles et sur les livres nouveaux; je ne suis point tentée de voir les spectacles, et quand j'ai de la curiosité pour les livres, je suis toujours attrapée. [...] Je finis par vous dire, mon cher Voltaire, que si vous m'aimez encore, et si vous voulez que j'aie d'heureux moments, il faut m'écrire et m'envoyer tout ce que vous faites. (p. 177-178)

Dans ce passage, M<sup>me</sup> du Deffand s'exclut doublement: par manque de «zèle», de «talents» et de «dons», dit-elle, elle est à l'écart de la «chose publique», dont seul Voltaire est digne («Pour moi, [...] je ne dois ni ne peux vivre que pour moi»); d'une certaine façon, elle s'auto-exclut également du salon («Je végète dans mon tonneau»). Se dépeignant extérieurement aux activités d'un salon qui est pourtant le sien, elle «écoute» sans guère de «curiosité» ce qui est raconté autour d'elle par une «compagnie [...] le plus souvent

médiocre»; si, par extraordinaire, elle se laisse tenter, elle est «tous jours attrapée». Ni les «nouvelles», ni les «jugements», ni les «spectacles» ne valent une lettre de Voltaire, seule et unique source «d'heureux moments», avec ses écrits. La lettre n'est plus le prolongement d'une forme de sociabilité réputée exemplaire; au contraire, on cherche par elle à échapper à cette sociabilité, à opposer un discours à deux à un discours à plusieurs. Les propos des beaux esprits du salon font pâle figure à côté d'une lettre; les liens du duo épistolaire se resserrent contre ce qui lui est extérieur.

On objectera diverses choses à cette interprétation. Qu'elle ne tient pas compte du fait que la réalité extralittéraire dément la volonté maintes fois affichée par M<sup>me</sup> du Deffand de rester seule, épistolairement, avec Voltaire; ce serait oublier que le duo de ses lettres doit être lu comme une construction fictive, M<sup>me</sup> du Deffand s'inventant, par une série d'exclusions, un univers où il ferait bon vivre à deux. Que ce discours ne domine pas chez M<sup>me</sup> du Deffand; ce serait préférer la statistique à une volonté de passer au crible de la critique, voire de réfuter, les travaux classiques, trop friands de généralités. Que M<sup>me</sup> du Deffand continue à écrire et à recevoir, même si elle ronchonne, ou que la situation de 1773 peut s'expliquer par une lassitude passagère, par une amertume et un conservatisme grandissants, ou par le vieillissement (elle a 77 ans)<sup>15</sup>, ce serait, encore une fois, ne pas prendre en considération la nature fictive de la lettre. Énumérer les participants à une configuration et ses laissés-pour-compte, marquer leurs positions, les voir se déplacer: cela peut se faire dans la réalité des échanges sociaux; cela doit également être rapporté à une entre-

15. Elle-même lance cette hypothèse dès 1764: «la dépendance où met l'avèglement n'est pas plus insupportable que de ne pouvoir pas se suffire à soi-même, et d'avoir un besoin nécessaire d'une société où l'on ne trouve ni agrément ni plaisir, enfin rien qui satisfasse; peut-être bien la mauvaise humeur, inséparable de la vieillesse, me rend-elle les objets pires qu'ils ne sont [...]» (p. 60). Au moins deux autres lettres comportent des passages sur «le dégoût du monde» parisien (p. 47) et les avantages d'une vie hors des bureaux d'esprit de «ce pays-ci» (p. 67): celle du 23 juillet 1760 et celle du 29 mai 1764.

prise de création, sinon d'idéalisation. La configuration épistolaire n'est pas réductible à la configuration sociale concrète.

### Une correspondance d'exclus

Les analyses que l'on vient de proposer ont en commun d'aborder les lettres comme s'il s'agissait d'écrits monologiques: les lettres de Michel de Villebois de La Rouvillière n'ont pas été conservées; celles de Voltaire n'ont pas été mises à contribution ici. Les 250 lettres échangées entre Belle de Zuylen, la future Isabelle de Charrière, et Constant d'Hermenches entre 1760 et 1776 permettent de saisir la configuration dans son processus duel d'élaboration et de faire ressortir, comme chez M<sup>me</sup> du Deffand, qu'écrire avec, c'est toujours écrire contre. On tentera, de plus, de suggérer une nouvelle explication à la rupture entre les correspondants, relevée par plusieurs commentateurs, en fonction des configurations qui ponctuent l'échange, chacune avec ses personnages aux rôles variables.

S'ils ne sont pas unanimes sur le moment où cela survient, les spécialistes de Belle de Zuylen notent que sa correspondance avec Constant d'Hermenches change au fil des ans. Isabelle et Jean-Louis Vissière, les éditeurs d'*Une liaison dangereuse*, datent ce changement de la fin de 1764 ou du début de 1765, Constant d'Hermenches quittant La Haye (p. 251)<sup>16</sup>. Paul Pelckmans, pour qui «la liaison dangereuse vient à périlcliter pour de bon» à une époque non précisée, inscrit cette transformation dans «un scénario que les lettres appréhendaient dès le premier échange», scénario faisant la part belle à un «soupçon insistant<sup>17</sup>». Yvette

16. Isabelle de Charrière, *Une liaison dangereuse. Correspondance avec Constant d'Hermenches 1760-1776*, édition établie, présentée et annotée par Isabelle et Jean-Louis Vissière, Paris, La différence, 1991. Toutes les références entre parenthèses sont à cette édition.

17. Paul Pelckmans, *Isabelle de Charrière. Une correspondance au seuil du monde moderne*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi, coll. «Faux titres», 95, 1995, p. 24.

Went-D'Aoust distingue deux phases: Constant d'Hermenches serait affecté après son départ de La Haye; Belle de Zuylen, après son mariage avec M. de Charrière en 1771<sup>18</sup>. Patrice Thompson laisse entendre que le projet de mariage avec le marquis de Bellegarde est cardinal, dans la mesure où, «lui épuisé, la correspondance s'éteindra<sup>19</sup>». Marie-Paule Laden insiste sur la même période, de 1764 à 1768, «où Hermenches se transforme en intermédiaire entre Belle et Bellegarde», où ce dernier devient une «pure médiation<sup>20</sup>», où l'épistolière, grâce à cette présence, abandonne sa réserve. Quoi qu'il en soit de la chronologie, on remarquera que, dans les deux premiers cas, l'explication est psychologique (l'épistolière serait «déséparée par le brusque départ de son ami» [p. 251]) et, dans le troisième, géographique (la «situation des protagonistes dans le monde» se serait modifiée<sup>21</sup>); Thompson et Laden, eux, s'appuient sur le fonctionnement textuel de l'échange, lui, inférant sa datation de l'étude de la destination dans la correspondance, elle, de l'évolution de ses personages. Et si c'était la société de la lettre qui avait changé? Alors que l'exclusion — elle et lui contre les autres — occupe une place grandissante dans les lettres de M<sup>me</sup> du Deffand à Voltaire, elle est

18. Yvette WENT-D'Aoust, «La correspondance Belle van Zuylen-Constant d'Hermenches: enfermement et cosmopolitisme», dans André MAGNAN (dir.), *Expériences limites de l'épistolaire. Lettres d'exil, d'enfermement, de folie. Actes du Colloque de Caen. 16-18 juin 1991*, Paris, Honoré Champion, coll. «Bibliothèque de littérature moderne», 17, 1993, p. 329-330.

19. Patrice THOMPSON, «Approches méthodologiques requises par une correspondance: Belle de Zuylen et Constant d'Hermenches», dans Mireille Bossis et Charles A. PORTER (dir.), *L'épistolarité à travers les siècles. Geste de communication et/ou d'écriture. Colloque culturel international de Cergy la Salle France*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, coll. «Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur. Beihefte. Neue Folge», 18, 1990, p. 141.

20. Marie-Paule LADEN, «La correspondance entre Belle de Zuylen et Constant d'Hermenches, ou comment être soi-même sans sortir de l'ordre», dans Alain TOUMAVAN (dir.), *Literary Generations: A Festschrift in Honor of Edward D. Sullivan by his Friends, Colleagues and Former Students*, Lexington, French Forum, 1992, p. 114 et p. 116.

21. Yvette WENT-D'Aoust, *loc. cit.*, p. 332.

inaugurale chez Belle de Zuylen et Constant d'Hermenches, et la fin de cette exclusion épistolaire en 1764 ne sera pas sans conséquences sur la relation des épistoliers.

Lorsque se noue véritablement l'échange, en juillet 1762 (il y eut toutefois une lettre le 22 mars 1760), Constant d'Hermenches et Belle de Zuylen se décrivent en marginaux (toutes choses étant relatives: il est familier de Voltaire; c'est une jeune fille de bonne famille). Lui, à 38 ans, est exilé (il est né en Suisse), marié et, pire, libertain. Elle, de 18 ans sa cadette, est «La plus bizarre créature qui ait jamais existé» (p. 284), une jeune fille dont la bonne société néerlandaise tolère mal la liberté de ton et de comportement. Ils posent en victimes de la «malignité du public» (p. 42), de l'opinion des sots qui font les trois quarts du public» (p. 42), des «décentes étiquettes» (p. 63), des «bienséances». La lettre de Constant d'Hermenches du 7 août 1762 montre combien il a interiorisé le discours de ses contemporains sur lui:

mais venons à ce qui m'arrive, je vous croyais très insensible au malheur que j'ai eu de ne plus vous voir, très occupée d'objets nouveaux, et [me croyais] rangé dans votre mémoire comme ces livres que l'on a voulu acquérir à tout prix et que l'on n'a fait que parcourir, le sont dans une bibliothèque. Je disais: c'est dommage, personne ne sent mieux que moi tout ce qu'elle vaut, personne ne pourrait peut-être lui être plus utile, je ne suis point une liaison dangereuse pour elle, et cependant elle me laisse là! (p. 32-33)

S'appliquant à séduire sa jeune destinataire, le militaire de carrière qu'est Constant d'Hermenches lance sa campagne épistolaire de l'extérieur et en se défendant ouvertement des accusations portées contre lui: il n'est pas «une liaison dangereuse». Le mois précédent, Belle de Zuylen n'avait pas fait autrement:

J'ai [...] été peu sensible à la menace que vous m'avez faite de me confondre avec le gros des femmes: quelqu'un qui les méprise pour les sentiments autant que vous paraîsez faire, et qui me connaissant un peu en jugerait ainsi, ne mériterait

pas que je le désabusasse et ne m'offenserais point du tout. À propos, les Dames de La Haye me déchirent, vous jugez si je m'en afflige. (p. 31)

L'un est décrit par le monde, l'autre «déchiré»: la société étant liguée contre eux, ils écriront contre elle. Ils se créeront une microsociété dont l'exclusion partagée sera la base.

Quand Constant d'Hermences quitte La Haye en 1764 pour se mettre au service de la France, pareille configuration des exclus devient impossible. Belle de Zuylen ne cessera pas de se dépendre en victime, au moment où son correspondant verra le monde s'ouvrir devant lui:

Je suis de retour dans mon trou, philosophe et sauvage que c'est un plaisir. Le duc de Choiseul vient de faire un trait à mon égard qui vous ferait aimer ce pays-ci: un officier a écrit une lettre contre moi, il m'envoie la lettre, et l'écrivain en prison pour trois mois. (p. 316)

Agréable «trou» que celui-là, où l'on bénéficie de la protection de Choiseul; valorisant autoportrait, où l'on fait voir que si telle liaison est dangereuse, c'est maintenant pour ses adversaires. Dans la société de la lettre, l'une reste seule devant un monde dont elle se sent exclue, l'autre se fait des alliés de poids.

On aurait cependant tort de croire que les épistoliers sont seuls au monde, qu'à une configuration initiale (eux contre la société) succéderait tout simplement une seconde (elle contre le monde, lui avec), dans une autarcie totale, sans que d'autres personnages, adjuvants et opposants, soient convoqués. Certains sont rejetés de la communauté épistolaire, tel M. de Zuylen, le père de Belle, qui, en 1764, condamne la correspondance — «pour rien au monde il ne consentirait que je vous écrivisse» (p. 154) —, avant d'y participer, en 1768 — «Mon père l'a lue [votre relation] avec grand plaisir [...]]. Je montre à présent avec triomphe les lettres de ce même homme dont le moindre billet était autrefois un si grand crime» (p. 488-489). Représentant les valeurs sociales traditionnelles, M. de Zuylen incarne le discours de la *doxa*: il est mal qu'une jeune fille se compromette avec un libertin plus âgé qu'elle. De la galerie des adjuvants — M<sup>me</sup> de

Zuylen, le pauvre beau-frère de Belle (Perponcher), d'autres membres de la famille, la plupart liés par la connaissance de l'union épistolaire clandestine — se détache le principal «époux» de la jeune fille, le marquis de Bellegarde. Voilà à qui est destinée la jeune fille à marier par Constant d'Hermences lui-même, voilà celui dont la situation occupera les épistoliers de 1764 à 1768. Il est à la fois celui qui régularisera le statut matrimonial de la jeune célibataire, le substitut de Constant d'Hermences — mauvais parti par excellence — et un des énonciateurs de la correspondance: on discerne en effet sa voix dans les lettres de l'une (p. 229) comme de l'autre (le nous de la lettre du 24 juillet 1764 désigne l'épistolier et le prétendant [p. 106-107]). La configuration épistolaire est affaire d'autoreprésentation (moi et toi, nous contre les autres, moi sans toi contre les autres) autant que de partage de la parole<sup>22</sup>.

Elle est en outre affaire de rôles sociaux, mais de rôles sociaux construits par l'échange: on ne saurait ramener les uns aux autres, sauf abusivement. Les personnes qui s'écrivent sont soumises à des impératifs que les personnages des lettres respectent ou non, selon leur bon vouloir. C'est le cas du libertinage et de l'axiologie qui s'y attache. En apparence, les rôles sociaux sont durablement répartis: Constant d'Hermences est le libertin dont on doit protéger l'ingénue<sup>23</sup>. Ainsi en a décidé la société, qui considère le militaire une «liaison dangereuse». Ainsi en décident également les épistoliers, dans tel autoportrait en libertin (p. 175), par tel besoin réitéré d'être conseillée (*passim*). La configuration liant Belle de Zuylen à Constant d'Hermences et à de rares proches et reposant sur la volonté de se distinguer du monde repro-

22. La manifestation ultime de ce partage est à chercher du côté de la lettre du 3 août 1764 de Belle: elle dicte à Constant d'Hermences la demande en mariage que celui-ci doit envoyer à M. de Zuylen au nom du marquis de Bellegarde.

23. Qu'elle se prénomme Isabella-Agneta-Elisabeth est presque trop beau: Constant d'Hermences ne s'y trompe pas, qui recourt au molliérisme «Agnès» pour s'adresser à elle. Quand on songe que le marquis de Bellegarde courtise Belle pour la garder, l'on doit conclure que l'onomatistique dépasse la fiction.

duirait l'axiologie de la bonne société néerlandaise du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, montrent les échanges d'août 1764, les choses sont moins simples qu'il n'y paraît. Le 27 de ce mois, Constant d'Hermences avoue son libertinage à Belle de Zuylen, cela par l'entremise d'une métaphore animale:

puisque vous m'avez si bien dé mêlé sur plusieurs points, il faut que je vous confesse que tout ce que vous conjecturez sur les motifs qui m'ont souvent fait triompher de moi-même, outre ce respect que vous devinez très bien, tient à l'instinct que j'ai découvert en moi: mon cœur et mon esprit sont, vis-à-vis des femmes, ce qu'est un chien vis-à-vis du gibier dans la campagne; il le poursuit et le dévore, et si ce même animal s'arrête et fait, par son action, ce qui est, dans ma comparaison, des raisonnements, le chien le lâche et le prend sous sa protection. Il n'est pas moins vrai que le levraut est quelquefois si appétissant, et le chien si affamé que la mort peut s'ensuire [...] (p. 178)

Trois jours plus tard, la jeune fille reproche à son correspondant de ne pas aller assez loin en matière de libertinage:

Aujourd'hui rien qu'un mot sur ces chiens qui courent après le levraut pour n'en rien faire ensuire. Je comprends fort bien leur plaisir, mais je n'aime pas leur instinct. Au moment où le levraut veut être mangé, que ne le mangent-ils? Il y a bien de la cruauté à vouloir toujours autrement qu'il ne veut et à lui faire la plus sottie figure du monde, après l'avoir tourmenté, fatigué, mis dans d'horribles trasses; et tout cela pour dire: je suis un habile chien qui fais le grand homme, maître-né de toute votre espèce, je veux que vous reconnaissez votre faiblesse et mon pouvoir. Vous voudriez à présent quelque chose de moi; ce que je mettrais mon bonheur à recevoir, vous mettriez votre bonheur à l'accorder, mais point du tout, l'aventure serait commune, je veux me distinguer de mes semblables, il m'en coûte un peu comme à vous, n'importe, allez votre chemin et souvenez-vous que vous n'êtes qu'une faible petite bête dont j'aurais

fait tout ce que j'aurais voulu; mais vous me paraissez aimable, vous avez des talents, je vous formerai...  
Ne voyez-vous pas la figure qu'ils font? Le levraut me fait pitié. Et le chien?... Il est mon ami. (p. 183-184)

La clause ne y fera rien: les scrupules du «chien» répugnent à l'épistolière. Ils ne disparaissent pas pour autant:

Mon Dieu, si je n'aime pas à escroquer, la tête me tourne, je suis le plus heureux des hommes de ce que je tiens du gré à gré, et des plaisirs que je puis reconnaître par des assiduités et des services (ne pas profiter de l'ascendant ou des circonstances pour faire faire à quelqu'un ce qui le moment après le rendra malheureux, voilà en quoi consiste tout mon héroïsme!). Je suis conquérant par instinct, mais les maux que peuvent entraîner les conquêtes, modèrent ou arrêtent cet instinct: je veux être roi et non usurpateur: si vous répondez à cela que la passion sait bien confondre ces belles distinctions, vous aurez la plus grande raison du monde, aussi je ne puis répondre que de mes principes et de quelques épreuves. (31 août 1764, p. 185-186)

Sur quatre jours, dans trois lettres, les deux correspondants ne peuvent parvenir à une entente. Adhéreront-ils aux valeurs qu'on souhaite leur imposer? De qualités prescrites (le «respect», l'«assiduité», le «service») en comportements attendus (la «protection», la maîtrise de soi), d'auto-ironie («voilà en quoi consiste tout mon héroïsme!») en compliments («vous aurez la plus grande raison du monde»), celui que la société repousse comme libertin refuse le miroir qu'on lui tend. Sa victime potentielle, aux yeux du monde, fait fi de pareilles arguties: «Au moment où le levraut veut être mangé, que ne le mangent-ils?» D'un seul mouvement, les imaginaires épistolaires et les valeurs sociales sont inversés: la configuration est incompatible avec le stalinisme<sup>24</sup>.

24. Dans une perspective différente, Marie-Paule LADEN a situé l'«ambiguïté» de Belle de Zuylen «vis-à-vis du système social» dans le déroulement d'une carrière fondée sur «une simple formule: révolte et respect de l'ordre, révolte et mesure» (*loc. cit.*, p. 113).

On le voit: au fil du commerce épistolaire, aucune posture n'est arrêtée une fois pour toutes. Ce qui se mettrait en place sous les espèces d'une commune exclusion fondatrice — du moins jusqu'à la mutation de la fin de 1764 — est doublement modifié. Les épistoliers, d'abord, s'inscrivent, qu'ils le veulent ou non, dans une société restreinte qui ne les ostracise pas de la même façon que la sphère mondaine, si même elle les ostracise: s'ils peuvent se croire expulsés du monde, relégués dans la périphérie sociale, ils ne vivent ni ne s'écrivent en autarcie. C'est ce que mettent en lumière tant la représentation des personnages qu'ils côtoient que la participation de ceux-ci, fût-elle épisodique, à l'annonce. On notera ensuite que le respect par les individus des valeurs de la société ne se trouve pas toujours où on l'attendrait: mis au ban pour cause de libertinage, Constant d'Herméniches prétend ne pas être celui qu'on dit; en revanche, l'ingénue, elle, continue à se tenir contre. Se jugeant marginalisée, elle arborera épistolairement sa marginalité. Concept dynamique, la configuration sert précisément à rendre compte de ces situations et évolutions différenciées.

\*  
\* \* \*

Les lettres de M<sup>me</sup> Bégon, à cause d'événements qui échappaient à sa volonté — le passage de la Nouvelle-France à la France —, donnaient à lire deux configurations: les microécrits sociaux que sont ses lettres la montraient passant de la négociation à la délégitimation, de l'insertion dans une communauté proche à une marginalisation dans une communauté éloignée, du *je* au *on*. M<sup>me</sup> du Deffand, elle, paraît refuser à la fois la communauté éloignée — la vie sociale, politique, économique, scientifique — et, dans une moindre mesure, la communauté rapprochée — le petit comité, le salon —, au bénéfice d'un duo épistolaire avec Voltaire (ce nous existant contre un *ils*). Si elle postule dans ses lettres de nouvelles configurations — où elle n'est pas seule avec Voltaire —, ce n'est pas pour remplacer ce duo, mais au contraire pour le renforcer:

épistolairement, des tiers viennent se greffer à lui, pour s'en détacher par la suite. D'exclusions en exclusions, il ne resterait que les épistoliers. Chez la future Isabelle de Charrière, les choses se développent encore différemment: unis parce que exclus, les épistoliers verront leurs relations se transformer suivant la nature de cette exclusion. Quand cette dernière cessera définitivement, la configuration initiale ne sera plus concevable; à de rares moments avant la fin de 1764, il arrive déjà que l'un s'approprie les valeurs ordinaires, tandis que l'autre résiste.

Si, contrairement à ce que laissent entendre le discours commun et les habituelles analyses sociales des correspondances, l'on choisit de démontrer que l'épistolaire sert, par sa nature, à produire du communautaire, à articuler socialité et sociabilité, à mettre en coprésence une galerie d'acteurs sociaux — et non à laisser s'épancher un cœur dans un autre —, il importe de se doter de concepts appropriés à la compréhension de la médiation épistolaire. La configuration est de ceux-là. Elle a le mérite d'être dynamique et, ainsi, de bien se prêter à la réflexion sur une forme d'expression essentiellement dynamique — on prendra l'adverbe au sens fort. Elle demande cependant adaptation, en passant de la sociologie empirique chère à Norbert Elias aux études littéraires. Cette adaptation commençant à peine, nombre de questions restent ouvertes. Quelle place accorder aux conditions sociologiques concrètes dans lesquelles vivent les épistoliers? Faut-il parler pour chaque lettre de configuration, ou ne faut-il pas plutôt, on l'a tenté ici, se servir de la configuration pour marquer les temps de l'échange? Le meilleur lieu où saisir la configuration n'est-il pas l'emploi des pronoms personnels (ce en quoi l'on rejoindrait Elias<sup>25</sup>)? Autant de questions, autant de pistes de recherche qui doivent permettre de réfléchir à la façon dont on pense le social par et dans la lettre.

25. Suivant lui, les pronoms «présentent l'avantage de faire réapparaitre les hommes, là où les manuels actuels de sociologie ne montrent bien souvent que des formations apparemment impersonnelles, ou parfois même extrahumaines» (*op. cit.*, p. 153).

\*  
\* \*

Cet article s'inscrit dans le cadre de recherches sur «La naissance de l'intimité au Siècle des lumières». Il reprend deux communications: la première, au colloque «Penser par lettres» (Azay-le-Ferron, 15 mai 1997); la seconde, au XXXIII<sup>e</sup> Congrès de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle (London, Ontario, 17 octobre 1997). Ces recherches ont été subventionnées par le Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche du gouvernement du Québec et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Que ces organismes soient remerciés.